



HAL
open science

La Montagne Pelée, peurs, paniques et représentations

Michel Desse

► **To cite this version:**

Michel Desse. La Montagne Pelée, peurs, paniques et représentations. Les peurs (du XVe siècle à aujourd'hui). Colloque international, L'ennemie intime-la peur: perception, expression, effets,, Frédéric Chauvaud, Oct 2010, Poitiers, France. pp.113-123. hal-01203531

HAL Id: hal-01203531

<https://hal.science/hal-01203531>

Submitted on 29 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

DESSE M, (2010). Pressions anthropiques, mesures de protection et défis de gestion participative en Guadeloupe et à la Martinique. « Défis des communautés côtières de l'estuaire et du Golfe du Saint-Laurent ». 27, 28 et 29 septembre 2010. Université de Moncton

Michel Desse
Professeur
E.A 2252 Icotem/Ruralités
Université de Poitiers
Michel.desse@univ-poitiers.fr

La Montagne Pelée, peurs, paniques et représentations

Les Antilles sont une terre à risques, marquées d'épisodes violents inscrits dans des temporalités variables de quelques heures pour un cyclone, quelques secondes pour un tremblement de terre à quelques jours voir quelques semaines pour les cycles éruptifs. Chaque fois la peur est présente car les épisodes dépassent l'imaginable. La crainte qui accompagne le retour dans la zone sinistré est aussi variable. La saison cyclonique est circonscrite à une période de juillet à la fin novembre, en dehors on peut espérer reprendre une vie normale. Cependant après les 4 cyclones et tempêtes tropicales qui ont dévasté Haïti en 2008, de nombreuses personnes des Gonaïves avaient peur à la moindre rafale de vent fort, à la moindre averse d'orage. Aujourd'hui encore 10 mois après le tremblement de terre du 12 janvier 2010 qui a engendré plus de 250 000 morts, 300 000 blessés, 500 000 déplacés et 1 million de sans abris, de nombreux Haïtiens préfèrent camper dans la rue devant leur maison épargnée par le séisme.

La peur face aux éléments de la nature entraîne un déplacement, courir hors de la pièce ou au contraire rester tétaniser quand la terre tremble, une fuite plus longue, voir un exode face à la menace du volcan. Une errance commence alors, à la temporalité incertaine, à quel moment revenir, à quel moment la crainte sera apaisée pour reconstruire...La peur entraîne une perte de confiance du territoire du quotidien. Certains partent, comme ces Martiniquais qui se sont définitivement installés après

1902 en Guadeloupe, en Guyane ou en Métropole. D'autres reviennent, pas toujours les mêmes et oublient, une amnésie nécessaire pour reconstruire et parfois se laisser surprendre à nouveau.

Les Plans de prévention des risques, sont censés pallier cet oubli, mais rassurent autant qu'ils inquiètent. Si on fait une simulation, c'est qu'il va y avoir une catastrophe et on nous la cache... Je vais m'attacher à l'éruption de la Montagne Pelée, la catastrophe la plus meurtrière du XXème siècle, rappeler la richesse de Saint-Pierre, la chronologie de l'éruption, le chassé croisé des populations apeurées pour enfin aborder les représentations portées sur la Pelée.

1 Un couple ville-volcan rassurant et bienfaiteur

1-1 La Pelée : lieu de vie et de ressource

Avant 1635, date de prise de possession de l'île, les populations amérindiennes occupaient les flancs de la Pelée dont ils tiraient l'ensemble des éléments nécessaires à leur survie et pratiquaient l'agriculture sur brûlis sur de petites parcelles. Les premiers chroniqueurs et voyageurs naturalistes décrivent des paysages luxuriants et d'une extraordinaire richesse, véritables archétypes de la nature inviolée.

Après le débarquement de septembre 1635 dans la baie abritée de Saint-Pierre, les premiers colons de l'île ont occupé le littoral étroit de la Basse-Terre avant de s'installer sur les pentes de la Pelée. Le gouverneur donnait gratuitement à chaque arrivant une parcelle de forêt à déboiser de deux cent pas de large sur mille pas de hauteur. En conséquence, les terres concédées étaient subdivisées en trois parties constituant des étages : les terres les plus basses proches du milieu marin étaient nommées habitation du premier étage, celles qui se trouvaient sur les versants des mornes de déclivité croissante respectivement correspondaient aux habitations du second et troisième étage. Au-delà de ces dernières, le couvert forestier était maintenu et servait de réserve de chasse et de bois.

La présence de terres volcaniques et l'abondance de l'eau favorisèrent très tôt le développement de l'agriculture commerciale et notamment la canne à sucre, après le tabac, l'indigo, le café ou le cacao. L'espace s'organise autour de l'Habitation, exploitation agricole, mais aussi lieu de vie pour les Blancs Créoles et les esclaves et ouvriers agricoles après 1848. Afin de résister aux crises qui affectent l'économie sucrière, les planteurs se lancent dans la distillation du rhum, permettant ainsi de conserver une activité agricole forte dans la seconde moitié du XXème siècle. Cette partie nord de la Martinique est alors la plus peuplée et la plus riche.

Les nombreuses habitations-sucreries servirent de base au développement rapide des échanges maritimes et de la fonction portuaire. Reconverties pour beaucoup en rhumeries au XIX^{ème} siècle (une vingtaine à Saint-Pierre), elles assurèrent la fortune de la ville.

1-2 Saint-Pierre : la ville de la Pelée.

Suite à la construction par D'Esnambuc d'un Fort de palissade à l'embouchure de la rivière la Roxelane appelé Fort Saint-Pierre, munit de quelques canons et de maisons servant à loger la colonie, la ville de Saint-Pierre se développe entre la plage et la falaise morte, sur un site plan mais relativement étroit. Tout le développement de cette cité se résume en un glissement progressif du Nord au Sud, de la fonction militaire et religieuse originelle dans le quartier du Fort à la fonction commerciale et portuaire dans le quartier du Mouillage. Si la disponibilité spatiale et la faiblesse de la population autorisèrent au départ un large espacement entre les constructions, le développement commercial vers le Sud, l'augmentation conséquente de la population et la minceur du liseré constructible intensifièrent l'occupation urbaine tout au long d'une grande rue parallèle à la mer.

Les premières constructions (entre 1635 et 1670) concrétisèrent le choix politique, militaire et religieux initial; en témoignent les premiers emplacements du fort et de la place d'Armes, des batteries, de la maison du Gouverneur, de l'hôpital, puis les couvents des Dominicains, des Jésuites et des Ursulines. Le XVIII^{ème} siècle vit l'affirmation de la fonction économique et portuaire avec l'urbanisation continue et l'aménagement du quartier du Mouillage, d'abord le long du front de mer (la place Bertin), puis par intériorisation vers les mornes, par îlots de construction, carroyés par tout un réseau de rues pavées et pentues (la rue du précipice), qui remplaçaient progressivement les terres agricoles. Le XIX^{ème} siècle confirma cette primauté économique (entrepôt des douanes, bourse de commerce), culturelle (théâtre), administrative (palais de justice) et médicale (maison coloniale de santé). Après l'émancipation en 1848, de nombreux affranchis viennent habiter à Saint-Pierre qui concentre les riches familles de négociants et de planteurs installés sur les pentes, et toute une société de domestiques, travailleurs du port...

Pourtant dès la fin du XIX^{ème} siècle, la ville de l'électricité, du tramway, la ville en pierre opulente et rassurante, le Petit-Paris des Antilles n'est plus le premier pôle économique de l'île, dépassée par Fort-de-France qui offre un site portuaire qui permet de recevoir les nouveaux navires à vapeur.

2 Le 8 Mai 1902, Saint-Pierre, la perle des Antilles, est rayée de la carte.

Il a suffi de quelques mois pour transformer cette ville de Saint-Pierre, opulente, et insouciant ainsi que le nord de la côte caraïbe, en un vaste champ de ruine.

2-1 Cinq mois de manifestations volcaniques oppressantes

Depuis l'installation des Français, la Montagne Pelée n'avait pas connu d'éruption volcanique et la perception du volcan était donc positive pour cette montagne vivrière. Les premières manifestations de janvier au 1^{er} mai 1902 s'accompagnent d'odeurs de soufre qui deviennent permanentes sous les alizés à partir du mois de mars. Les premières projections de cendre ont lieu le 25 avril, date à laquelle le sommet de la Pelée se transforme et la caldeira de l'Etang sec se remplit d'eau chaude. Cette transformation attire alors les randonneurs et de multiples excursions s'organisent afin de découvrir cette étendue d'eau chaude. Tout s'accélère à partir du 1^{er} mai.

Du 1^{er} au 4 mai, les éruptions se succèdent et durent jusqu'à 12 heures dans la nuit du 2 au 3 mai, engendrant les premiers mouvements de panique, des villages du nord de l'île, le Prêcheur et Morne-Rouge et le départ de certains habitants de Saint-Pierre. L'épaisseur de la cendre atteint 10 centimètres.

Du 5 au 8 mai, les crues ainsi que l'effondrement du barrage de l'Etang Sec engendrent des lahars (coulées de boues) qui feront les premières victimes : 23 à l'usine Guérin. Ici, trois lahars se succèdent à une vitesse comprise entre 120 et 160 km/h sur une largeur de 200 mètres et une profondeur de 15 mètres. Dans la nuit du 7 au 8 mai, on dénombre 400 victimes à Basse-Pointe, Macouba, Grand-Rivière et Le Prêcheur. Les premières nuées ardentes, les effondrements renforcent l'inquiétude et l'angoisse. Et explique le chassé croisé des départs vers la ville en pierre qui rassure : Saint-Pierre quand on vient de la campagne et vers le sud de l'île pour les Pierrotins. Les édiles et le gouverneur qui minimisent la situation et sont préoccupés par les élections législatives qui doivent avoir lieu, multiplient les gestes symboliques. Le maire de Saint-Pierre rassure la population par voix de presse le 6 mai « vu les immenses vallées qui nous séparent des cratères nous n'avons pas à craindre un danger immédiat et la lave n'arrivera pas jusqu'à la ville » et le 7 mai, le gouverneur installe sa famille à Saint-Pierre. Le rapport de la Commission scientifique confirme « la sécurité de Saint-Pierre est assurée ».

Ce chassé croisé des personnes apeurées explique que la population massée à Saint-Pierre reste élevée. Le 8 mai 1902, à 8 heures du matin, la nuée ardente entraîne la mort des 28 000 habitants. On compte 58 nuées ardentes entre 1902 et 1905 entraînant la mort de 2000 victimes au Morne-Rouge le 30 août 1902. Un second épisode éruptif affecte la région entre 1929 et 1932.

2-2 Les représentations de la peur

Dès le 9 mai, les premiers observateurs, puis les missions scientifiques vont s'attacher à la description des impacts de la nuée ardente sur les corps, les matériaux, les végétaux. Les premières illustrations s'attachent à montrer l'horreur

des derniers instants et le parallèle avec Pompéi est flagrant : la ville disparaît sous une pluie de cendres incandescentes qui entraîne l'incendie des bâtiments et des voiliers ancrés au large. Cette pluie de cendre est accompagnée d'un souffle violent qui génère une forte houle ballotant les navires en feu. Le soleil des tropiques est remplacé par une atmosphère de fin du monde et un ciel noir.

D'autres illustrations s'attachent à montrer la fuite des habitants des zones encore épargnées : flot de réfugiés, à la démarche rapide, emportant leurs effets, leurs meubles. Une fuite où se mêlent sous une pluie de cendre, les populations de couleurs et les planteurs.



Arrivé le 21 mai à bord du croiseur Dixie, les journalistes et les scientifiques américains ont été les premiers occidentaux à se rendre à la Martinique après la catastrophe, dans une période où la Montagne Pelée est toujours en éruption, dans une situation sociale difficile. Les autorités hésitaient à ordonner l'évacuation complète de l'île alors que de nombreuses familles préféraient spontanément

chercher refuge dans les îles voisines. Georges Kennan (1845-1924), journaliste américain, rapporte ses observations sur l'éruption de la montagne Pelée dans un ouvrage « The tragedy of Pelée » paru en 1902, après qu'il ait passé 20 jours à la Martinique du 21 mai au 9 juin. Ces textes permettent de mieux comprendre les mouvements de paniques qui animent les populations durant les éruptions du 20 au 24 mai 1902. Ces descriptions sont conformes aux illustrations iconographiques. Scènes de fuites, de populations terrorisées ne comprenant plus la nature qui était autrefois nourricière et s'appuyant sur la religiosité pour essayer de vaincre la peur.

« Après avoir quitté le Marigot, nous avons croisé de longues files d'hommes, de femmes et d'enfants fuyant le volcan, portant les biens et les meubles de leur ménage sur la tête. La grande éruption du 20 mai et l'apparence menaçante du volcan les deux jours suivants avaient affolé toute la population du Nord de l'île et des centaines de réfugiés de Vivé, Basse-Pointe, Macouba, Morne-Rouge et d'Ajoupa-Bouillon suivant la route vers Trinité, portant sur leur tête tout ce qui est possible d'emporter de leurs maisons abandonnées. » Après le 20 mai.

« Dès que nous nous sommes engagés sur la route principale, nous avons commencé à croiser des groupes et des files de sinistrés des villages du Nord. Pieds et têtes nus, des Noirs, ...conduisaient vers le Sud des bœufs dételés. Des femmes nous croisaient ; elles portaient sur la tête des meubles, des ustensiles de cuisine, le couchage ou les aliments. Pour se protéger du volcan, elles avaient épinglé sur leur cœur des icônes en papier de couleurs vives représentant la Vierge Marie. Cependant, elles semblaient avoir davantage foi dans leurs propres jambes. Apparemment, chacun faisait tout son possible pour être hors de portée d'un volcan qui avait montré sa capacité et sa promptitude à tuer à distance de huit kilomètres. » fin mai 1902.

« Mais nous croisions encore et toujours la longue file de réfugiés, avançant comme une procession, sans dire un mot, sans faire le moindre bruit et sans jamais s'arrêter, sinon pour murmurer une prière devant quelque oratoire illuminé » « Ils fuyaient effrayés par une vision de mort subite, dans un silence parfait »... » ces pauvres Noirs ne savent rien des volcans, quand la cendre commence à leurs tomber dessus, ils prennent peur et s'enfuient » p35

George Kennan, fait aussi œuvre de journaliste et s'attache à montrer la diversité des manifestations volcaniques comme les lahars qui demeurent très meurtriers et perturbent l'évacuation. Ces manifestations secondaires pouvant affecter des zones qui n'ont pas été touchées par les nuées ardentes.

« M. Clerc nous apprit que l'éruption du 20 mai avait achevé la destruction de Saint-Pierre. Un nouveau cratère s'était ouvert... ce nouveau cratère n'avait rien fait d'autre que d'émettre de façon occasionnelle un torrent d'eau bouillante et de boue jusque dans la rivière Capot. Le Morne-Rouge était encore accessible, mais compte

tenu de la grande proximité du cratère principal, le site était considéré comme dangereux et la plupart de ces habitants avaient fui. Basse-Pointe, un village de la côte nord-est, venait juste d'être en partie détruit par un brusque torrent de boue, d'eau et de pierres... » p35

22 000 réfugiés auraient rejoint Fort-de-France en mai 1902, certains sont repartis en août quand ils résidaient sur le versant au vent de la Pelée. Pour les autres, tout était ravagé et l'épaisseur des cendres était telle que l'on ne pouvait espérer une reprise de l'agriculture avant plusieurs mois. Certains sinistrés furent installés dans des habitations qui ne trouvaient plus acquéreur, d'autres sont partis comme les 300 Martiniquais qui se sont installés à Montjoly en Guyane.

3 Les perceptions contemporaines des risques éruptifs.

Aujourd'hui encore, les territoires de vie qui ont été détruits sont difficilement réappropriés et les dernières catastrophes naturelles réaniment les traumatismes générés il y a un siècle.

3-1 La difficile réappropriation des lieux

Cent ans plus tard, la commune de Saint-Pierre offre un visage tout à la fois marqué et léthargique. Présentant une hémorragie continue de sa population depuis les années 1950 et ne concentrant qu'à peine le quart de sa population de 1902 (4453 habitants, -19% par rapport à 1954), elle donne toujours l'impression d'être écrasée par sa tragique histoire, sans que la mémoire des lieux n'ait jamais débouché sur une politique ambitieuse de restauration de ce patrimoine perdu, calciné et pillé. Saint-Pierre ne compte aucune industrie ou entreprise importante, pas d'hôtel international alors que c'est le second site touristique le plus visité de l'île.

Après la catastrophe du 8 mai 1902, la ville de Saint-Pierre est détruite, livrée aux scientifiques et aux pillards. La propriété foncière n'est pas remise en cause et les deux tiers de la ville appartiennent toujours aux Blancs Créoles et à leurs survivants. Ces derniers préfèrent repositionner leurs activités sur Fort-de-France. Ainsi la ville de Saint-Pierre disparaît et perd sa qualité de commune le 10 février 1910 par manque d'habitants.

Dans les années 1920, la ré-appropriation urbaine s'opère avec le retour des réfugiés qui avaient fui la ville avant la catastrophe et avec l'arrivée de nouvelles populations souvent indigentes. Certaines maisons de commerce sont reconstruites sur le front de mer. D'autres, plus pauvres adossent leur case aux murs préexistants. Saint-Pierre est de nouveau érigée en commune le 20 mars 1923. Malgré la reprise de l'activité volcanique du 16 septembre 1929 et une nouvelle évacuation de la population, la ville se reconstruit peu à peu.

L'urbanisme initial et la répartition des propriétés ne sont pas remis en cause. Les constructions apparaissent dans le champ de ruines sans qu'il y ait de projet d'une reconstruction d'envergure. Le tracé des rues reste inchangé. Les édifices religieux et administratifs sont reconstruits sur les mêmes parcelles. La nouvelle mairie est inaugurée le 11 novembre 1934, l'église du Mouillage est bâtie à l'emplacement de l'ancienne cathédrale datant du XVIII^e siècle. Cette dynamique de reconstruction des édifices publics se poursuit jusqu'aux années 1970 avec la sous-préfecture, l'hôtel des impôts, l'hôpital, la gendarmerie. Au contraire, d'autres monuments en ruine ont été laissés en l'état : le jardin botanique, le théâtre, les forts et les fortins militaires, la maison du génie, la maison coloniale de santé, les entrepôts du Carénage. Les deux rues qui longent la plage de Saint-Pierre, la rue Bouillé et la rue Victor Hugo retrouvent leur rôle commercial et sont aujourd'hui pratiquement bordées de constructions sur toute leur longueur.

Cette ré-appropriation n'a cependant été organisée ni par l'état, ni par les municipalités successives. Ainsi les styles architecturaux et les fonctions des bâtiments se mélangent : cases en bois, lopins non construits, maisons en ruine, hangars, construction en bois des années 1930, maisons en parpaings des années 1970, nouvelles constructions des années 1990 qui tentent de reprendre le style des maisons du début du siècle.

Ainsi, les acteurs politiques ont suivi la ré-appropriation de la ville par ses habitants sans l'anticiper. Cette dégradation de l'habitat et de l'urbanisme en général est renforcée par l'arrivée de populations nouvelles et indigentes qui ne gardent pas la mémoire des richesses d'antan.

Depuis une quinzaine d'années, une certaine charte d'urbanisme semblent apparaître avec la reconstruction à l'identique de la Bourse du commerce, le pavage de la place Bertin qui servait à stocker les tonneaux de rhum avant leur chargement. De même, si les HLM du Carénage ne sont pas reconstruits en pierre volcanique, ils ressemblent néanmoins par leur volume et leur architecture aux anciennes maisons d'avant la catastrophe.

Les nouvelles extensions de la ville suivent aujourd'hui deux directions. On assiste au développement de lotissements sur les hauteurs de la falaise morte de Saint-Pierre, vers la Poudrière et le quartier Saint-James qui entoure le lycée technique et vers le Jardin des plantes sur la rive gauche de la Roxelane. Le second axe suit le littoral. Les quartiers du Fort et de la Galère accueillent très tôt de nouveaux résidents qui reconstruisent dans les ruines. Le long de la route du Prêcheur, les 50 pas géométriques sont aussi en partie occupés à Fond Corré, à Fond Canonville et à la Pointe Lamare qui deviennent des quartiers résidentiels. Entre ces zones d'habitats, la Coulée de Rivière Blanche (qui date de 1902) offre une rupture marquée par l'exploitation des carrières de ponce et la construction de parpaings en ciment.

Un nouveau quartier d'habitat mixte constitué de maisons individuelles et d'immeubles, se constitue à Périnelle, intériorisant ainsi l'urbanisation sur les basses pentes.

En dehors des littoraux, l'habitat gagne finalement rarement l'intérieur de la commune ou l'emprise foncière des grandes propriétés reste importante.

3-2 entre méconnaissance et crainte.

Depuis 1902, la Montagne Pelée est sous la surveillance des scientifiques, et de l'observatoire de la Pelée situé au Morne des Cadet. Les connaissances permettent ainsi d'établir un zonage des niveaux d'exposition potentielle de la population. Il s'agit de cercles concentriques à partir du cratère volcanique. Les zones affectées se situent à 8-10 kilomètres du cratère en cas d'éruptions similaires à celles de 1902 et 1929, mais peuvent impacter toute la moitié nord de l'île en cas d'explosion volcanique majeure. Les connaissances actuelles permettent de connaître la reprise de l'activité volcanique, plusieurs mois à l'avance, mais pose toujours le problème de la temporalité de l'évacuation, quand faut-il évacuer et quand peut-on revenir. Les fréquentes interventions des Préfets, la communication de l'Observatoire Volcanologique et Sismologique de Martinique, les Plans de Préventions des Risques donnent à penser que les Martiniquais connaissent les risques volcaniques et pourtant...

En 1990, R D'Ercole et J-Ph Rançon ont mené une série d'enquêtes afin de connaître la perception du risque dans la commune du Morne Rouge riveraine de la Montagne Pelée. La notion d'un gradient de dangerosité à partir du cratère apparaît, mais il est largement déformé dans la zone proche du volcan. Pour la plupart des habitants, la zone à risque correspond aux espaces ravagés par les nuées ardentes de 1902 et 1929 qui ont principalement affectées la côte sous le vent. En réalité, la prochaine éruption peut affecter l'ensemble des pentes du volcan. Cette mauvaise prise en compte du risque peut être dramatique en cas d'éruption car les populations des communes qui n'ont pas été ravagées, peuvent s'estimer en sécurité. De même, les habitants de Saint-Pierre ont toujours le sentiment d'être dans une zone à risque. Un autre volet de l'enquête s'intéressait aux manifestations qui accompagnent l'éruption. Si les nuées ardentes, retombées de cendres, tremblements de terre projection de cendre et de blocs reviennent entre 30 et 50% des réponses, les coulées de laves qui n'ont pas existées en 1902 mais qui font partie de l'imaginaire collectif reviennent dans 72% des réponses. Enfin, les glissements de terrains, les coulées de boues et les crues, les raz de marée sont largement sous estimés et

n'apparaissent guère comme des éléments associés à l'éruption alors qu'ils sont des éléments précurseurs et autant de signes annonciateurs.

En 2002, les habitants de Saint-Pierre et les Martiniquais ont commémoré la catastrophe et le discours politique était bien huilé, la Pelée avait retrouvé son statut de belle endormie et les Pierrotins expliquaient à la presse qu'ils n'avaient plus peur. C'est pourtant à la même période que le projet de Lycée de la côte Caraïbe qui devait ouvrir ses portes à Saint-Pierre a finalement été construit à une vingtaine de kilomètres à Belle Fontaine. Certains futurs parents d'élèves s'inquiétaient de l'évacuation des lycéens en cas d'éruption.

Cette crainte du volcan a resurgi en mars 2010 quand un important incendie embrase le sommet de la Pelée. L'odeur de brûlé qui règne dans l'air, le linge sali et noirci par les cendres, l'impression de voir une coulée de lave la nuit alimentent les peurs les plus enfouies. Dans un communiqué, la mairie du Morne-Rouge rappelle que ce feu « *ne constitue pas de danger apparent* ». « *Ce feu et les fumées associées n'ont aucun lien avec une quelconque activité volcanique* », ajoute la direction de l'Observatoire Volcanologique et Sismologique de Martinique (OVSM). « *De nuit, l'effet pourrait ressembler à une coulée de lave, et de jour, les fumées pourraient ressembler à des fumerolles volcaniques : les points communs s'arrêtent là* ». A cette réponse objective, la peur d'un blogueur qui se confie sur le net :

« Bonsoir, Lors du tremblement de terre d'Haïti, nous avons eu le témoignage d'un sismologue, nous informant qu'un tremblement de terre équivalent était prévu dans la zone géographique de la Martinique et de la Guadeloupe. A la lecture de cette information on se demande si cette activité de la Montagne Pelée ne nous prévient pas de précautions particulières à prendre. Quelles sont les compétences des municipalités sur le sujet. De plus les commentaires de l'Observatoire Volcanologique et Sismologique de Martinique rapportés sont plus que fantaisistes et donnent l'effet d'un comportement irresponsable. Soit ils prennent les habitants de l'île pour des illettrés, soit ils ont trouvés une mauvaise parade à leur incompréhension du phénomène. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les arguments sont peu scientifiques. Martiniquais, soyez vigilants ».

Suite au glissement de terrain sur les pentes orientales du Piton Marcel, le 11 mai 2010, qui a déclenché 5 coulées de boues entre le 14 et le 17 mai, déplaçant des bombes volcaniques de plusieurs tonnes et obstruant en partie le pont du Prêcheur, certains habitants pressentent l'imminence de manifestations volcaniques remettant en cause les rapports et conclusions des scientifiques. Pour certains pêcheurs, les odeurs de soufre et le bouillonnement des eaux sous-marine au quartier des Abymes, attestent de liaisons souterraines entre la mer et le volcan et donc l'imminence d'une reprise d'activité. En décembre 2010, cette explication subjective demeure, malgré les rapports de l'Institut de géophysique du Globe de Paris ou de l'Observatoire Volcanologique et Sismologique de Martinique.

Alors que la Montagne Pelée est sans doute un des volcans les mieux surveillé au monde, que le niveau économique devrait permettre une évacuation des zones à risques dans les meilleures conditions, la peur et les rumeurs continuent de paralyser l'économie du Nord de l'île.

Contrairement à 1902, l'explosion volcanique est aujourd'hui un aléa que l'on peut mesurer et en prévoir les manifestations les plus violentes à quelques semaines près. Ce fut le cas dans l'île de Montserrat, située au large de la Guadeloupe qui a connu un début d'éruption volcanique en 1995, puis une explosion en 1997 recouvrant de cendres et de nuées ardentes les deux tiers de l'île, nécessitant l'évacuation de 80% de la population. Les éruptions ont reprise en 2010. Dans les deux cas, il y a peu ou pas de victimes et donc pas de scènes de panique mais une crainte et l'angoisse de tout perdre.

Comme à la Martinique en 1902, comme en Basse-Terre de Guadeloupe en 1976, l'évacuation des populations de manière préventive en Guadeloupe et à Montserrat, forcée, inorganisée, spontanée dans le cas de la Pelée pose le problème de la durée, du moment du retour, le passage de l'urgence à une certaine vie normalisée durant 6 mois en Guadeloupe et quelques années à Montserrat. Il n'empêche que le traumatisme est là, au long de la vie et même intergénérationnel générant des peurs objectives parfois mais aussi s'appuyant sur les vecteurs de la panique : les rumeurs, les explications surnaturelles et le refus de l'objectivité scientifique. Ces dysfonctionnements méritent cependant d'être mieux compris afin de mieux alerter les populations en cas de prochaine évacuation.

Bibliographie

Abenon L R (1996). L'activité du port de Saint-Pierre (Martinique) à la fin du XIXe siècle. L'Harmattan, Paris, 155 pages.

D'Ercole R, Rançon J-Ph (1994). La future éruption de la montagne Pelée : risque et représentation. Mappemonde 4, pp 31-36.

Desse M, Hartog T (2003). De la richesse de Saint-Pierre à sa ruine : deux facettes d'un tourisme patrimonial martiniquais. IX^e journées de géographie tropicale, Patrimoines et développement dans les pays tropicaux. Sous la direction de P Cosaert et F Bart, Espaces tropicaux n°18, Pessac, pp 689-696.

Léone F. 2002. Implications territoriales et socio-économiques des menaces naturelles en Martinique : une approche spatiale assistée par SIG. Actes du colloque « Les Départements Français d'Amérique à l'aube du XXI^e siècle : leur développement économique et social » sous la direction de M Burac et M Desse, Terres d'Amérique n°4, Karthala, Paris, pp 311-326.

Lesales T.2007. L'inégalité des territoires insulaires de la Caraïbe face aux menaces volcaniques. Etudes caribéennes, 7/2007, Les risques naturels majeurs dans la Caraïbe., <http://etudescaribeennes.revues.org>.

Mavoungou J, Balandier P. 2007. Les Antilles françaises : entre risque sismique et stratégie locale de prévention. Etudes caribéennes, 7/2007, Les risques naturels majeurs dans la Caraïbe., <http://etudescaribeennes.revues.org>.